

DOMINIQUE ROUGÉ

**TEMPS DERAISONNABLES, ESPACE ETRANGE  
UNE LECTURE DU ROMAN *LE FIDÈLE BERGER*  
D’ALEXANDRE VIALATTE**

*C’était un temps déraisonnable  
On avait mis les morts à table  
On faisait des châteaux de sable  
On prenait les loups pour des chiens  
Tout changeait de pôle et d’épaule  
Moi si j’y tenais mal mon rôle  
C’était de n’y comprendre rien*

Louis Aragon

Énoncer que nous autres humains sommes jetés dans le temps et l’espace, incarcérés dans un corps jusqu’ à ce que la mort nous en délivre peut sembler relever de la banalité navrante. La plupart du temps nous pratiquons ce que Heidegger baptise du terme *d’oubli de l’être*, le scandale d’exister ne nous dérange pas trop. Mais lorsque nous traversons une crise, lorsque la réalité du monde qui nous entoure devient intolérable, que tout vacille, nous sommes saisis par une sensation d’inquiétante étrangeté ou de familiarité angoissante.

Berger, le héros du roman d’Alexandre Vialatte, lors du déluge que fut la chute de sa patrie en Mai 1940 a vécu ce que certains appelleront un épisode délirant ; mais a-t-il vraiment perdu la raison ou est-ce le monde qui l’entoure qui s’est vidé de son sens ? Le roman *Le fidèle Berger* paraît fin 1942 dans la France occupée, il est l’œuvre d’un auteur qui n’est plus un débutant ; il a à son compte un roman qui fut bien accueilli par la critique en 1928, *Battling le ténébreux*, et il est surtout un traducteur reconnu de certains romantiques allemands mais aussi de Nietzsche et Kafka entre autres.

Ferny Besson dans la préface au roman nous raconte que Vialatte rédigea son texte en quarante jours, reclus dans un bourg de l’Auvergne afin d’exorciser les fantômes de la crise qu’il avait vécue lors de son emprisonnement par les armées allemandes, suivi de marches épuisantes, d’une tentative de suicide et de son

internement dans un asile. Le héros du roman ressemble comme un frère à Vialatte et est lui aussi victime d'une bouffée délirante sur les routes le menant vers l'Allemagne. Les deux hommes ont aussi en commun les mêmes souvenirs d'enfance, une inclination pour le romantisme. Berger, épuisé, abattu, est jeté avec le troupeau des soldats défaits sur les routes d'une Alsace devenue fantomatique, hostile. Plus il marche, plus pour lui tout devient irréel; il tente de se raccrocher à ses souvenirs, recherche désespérément le contenu d'un secret qu'il doit conserver, converse avec lui-même. La France éternelle a disparu, cet événement incroyable fait qu'il se sent en proie à un mauvais cauchemar. Dans un premier temps Berger sera retenu dans un hôpital de campagne puis, après une tentative de suicide, interné dans un asile. La fin du roman voit le héros revenu parmi les siens, incapable de guérir d'une tristesse incommensurable.

Le fait que Vialatte soit passé par les mêmes épreuves que Berger explique que tout au long du texte un narrateur omniscient commente les faits et les gestes du héros, parle au passé, semble posséder les clefs de l'histoire racontée. Ce qui revient comme un leitmotiv dans les propos de Berger c'est que, puisque la France a sombré, plus rien n'a de sens. Ce naufrage est-il réalité ou mauvais rêve? La chute de sa patrie se reflète dans la catastrophe existentielle que traverse Berger, lui qui est resté fidèle à son pays. Il est un affligé comme le Job de la Bible considéré parfois comme le premier mélancolique de la littérature mondiale.

Nous voudrions nous attarder ici sur la problématique du temps et de l'espace dans ce roman sans sombrer dans une lecture réductrice. Le temps et l'espace forment la toile de fond du texte, constituent la réalité devenue énigmatique. Dans ce texte Berger, perplexe, répète sans fin les mêmes questions angoissées sur le monde qui l'entoure. Dans les premières pages du roman nous pouvons lire: «Tout commença par une grande nuit où la colonne défilait sur la route droite, sans armes, sans chevaux, sans cartouches, écrasée moins par la défaite que par une énigme terrible, par une réalité que l'on ne comprenait pas» (Vialatte, 1984: 36). Accompanyons donc Berger dans des lieux étranges, dans des temps déraisonnables.

Chacun d'entre nous dans son quotidien ne s'interroge pas sur la réalité de ce monde, n'est pas obnubilé par le temps et l'espace qui fondent cette réalité à moins qu'il ne soit philosophe existentialiste ou psychotique. Mais avec la chute de sa patrie, la défaite, ce qui était auparavant pour Berger une évidence devient objet de doutes; le narrateur écrit de lui au passé: «Ce qui le rendait fou c'était l'énigme; c'était de ne plus croire au réel. C'était de ne plus rien voir de vrai. La réalité n'était plus qu'une série d'images trompeuses. Tout était admissible et rien n'était certain. Il ne pouvait pas être vrai que la France fût anéantie» (Vialatte, 1984: 104). Les temps dans lesquels vit Berger sont apocalyptiques, le cataclysme extérieur se répercute en lui. Berger est-il un fou (question qui le taraude sans cesse) ou un mystique? Ce qui donnait un sens à sa vie est révolu, la France n'est plus, elle a sombré avec son passé glorieux qui était celui du héros, et ses terres sont devenues des espaces hostiles sur lesquels il marche vers la captivité, vers une Allemagne qui n'est plus celle de Goethe mais celle des nazis.

Parfois le questionnement angoissé sur la réalité est remplacé par des constatations dubitatives :

La réalité n'était plus que comme une image dans un livre.  
Le temps n'avait plus de dimensions.  
Il ne savait plus depuis quand il était là.  
Tout s'en allait. (Vialatte, 1984 : 75)

L'impensable c'est ce désastre du pays, le Berger du roman ressemble à Vialatte comme à un frère, lequel Vialatte en Juin 1940, quelques jours avant la débâcle, écrivait à son épouse : « Cinquante pour cent des ressources françaises sont d'ordre surnaturel » (Vialatte, 1984 : 16). Sur les routes de l'exode, hospitalisé, à l'asile, de manière lancinante notre héros va se poser les mêmes questions douloureuses : « Où était-il ? En France ? En Allemagne ? A l'hôpital ? » (Vialatte, 1984 : 167).

Vialatte décrit en maître comment son personnage captif d'un présent immobile, n'ouvrant sur aucun avenir, a recours au passé. Non seulement ce retour en arrière le console mais il lui permet de se repérer, il recrée les êtres et les paysages d'avant le déluge, il le rassure sur sa propre existence. Cependant ses souvenirs de l'Auvergne, de ses filles se transforment très vite et le persécutent ; après coup ils acquièrent un sens nouveau, recèlent des énigmes indéchiffrables et Berger sombre dans la perplexité. Ces souvenirs fonctionnent comme un anesthésiant mais très vite se révèlent avoir des effets pervers. Le narrateur place les mots suivants dans la bouche de son personnage : « La réalité n'était plus qu'une espèce de rage de dents » (Vialatte, 1984 : 78). Mais toujours le romancier nous montre que son héros est incapable de se situer dans le temps, celui-ci s'immobilise :

L'après-midi dura un siècle.  
Mais qu'est-ce qui était après-midi, hier, aujourd'hui ?  
Depuis plusieurs jours Berger ne distinguait plus qu'entre le jour et la nuit.  
Tout le reste était de même tissu. (Vialatte, 1984 : 167)

Les pensées de Berger reviennent de façon constante au même thème : est-il en proie à des hallucinations ou au contraire est-il hyper-lucide, le seul être resté fidèle à la patrie défunte ? Il raisonne : « Ils me croient fou, pensa Berger. Je ne peux pourtant pas leur dire que quand la vérité devient folle il n'est pas plus fou d'obéir à la consigne extravagante d'un fantôme qu'à des événements illogiques » (Vialatte, 1984 : 95).

Prisonnier d'une réalité qui lui est devenue incompréhensible, cloîtré dans une infirmerie étrange, entouré d'êtres fantomatiques, Berger voit naître en lui le désir de mettre fin à ses jours. Le personnage de Vialatte veut ainsi éviter de trahir à son insu un secret dont il est le détenteur et dont il a oublié le contenu. Le romancier va nous décrire longuement les préparatifs de ce suicide, Berger s'affronte à Dieu lui-même. La description de cette tentative est rendue comme si l'écrivain était tapi à l'intérieur de son personnage, elle se déroule dans un temps sacré, ralenti,

où le héros converse avec lui-même et dialogue avec le Tout-Puissant ; son passé resurgit. C'est le temps des adieux, il se souvient de ses proches, de sa jeunesse, des paysages : tout acquiert un sens nouveau. Ce passage ne manque pas de réminiscences littéraires en particulier d'ouvrages que Vialatte a traduits naguère. Ce temps suspendu qui précède la réalisation du sacrifice sur sa personne par Berger rappelle au lecteur la première page de *La condition humaine* mais si, chez Malraux, l'atmosphère est glauque, chez notre auteur au moment le plus tragique apparaît toujours une note humoristique ; il n'oublie pas d'adresser un clin d'œil à son lecteur. Nous pouvons penser aussi au sacrifice d'Isaac de la Bible tel que Kierkegaard le présente dans « *Craintes et tremblements* », Dieu éprouve Berger comme il le fit avec Abraham.

Le drame qui se déroule est à la fois ridicule et grandiose, notre héros se chuchote : « Quelle couverture pour un mauvais roman feuilleton » (Vialatte, 1984 : 155) mais aussi comme plongé dans les profondeurs, il implore le Créateur dont il veut abolir l'œuvre : « Pour moi, dit-il, je m'en remets à votre pitié. Vous avez fait du désespoir le crime suprême parce qu'il doute de vos forces. Mais vous savez que je ne doute que des miennes, que je n'ai jamais douté des vôtres et que j'y croirai jusqu'au bout. Je vous demande de me recevoir et de m'absoudre. Et mort ou vif j'espère en vous » (Vialatte, 1984 : 135).

Dieu ayant remporté son pari Berger échouera dans sa tentative de mettre fin à ses jours, il va donc lui falloir séjourner dans un asile de la France occupée où il sera un fou parmi les fous. La temporalité du récit alors se ralentit, le temps s'écoule asthénique mais ce n'est pas un temps figé comme celui dont parlent les psychiatres à propos du schizophrène, il s'agit plutôt d'un temps suspendu. L'asile, espace clos, s'est refermé comme des parenthèses sur Berger et ses compagnons d'infortune ; ils ressemblent à des naufragés sur une île perdue dans une autre galaxie. L'hiver avec ses journées raccourcies, la neige fermant l'horizon accentuent encore plus cette sensation d'enfermement. Berger perçoit les autres pensionnaires comme des êtres improbables égarés dans leurs délires et leurs marottes, ils peuplent son imaginaire. Cet environnement fait écrire au romancier à propos de son personnage : « Toute réalité lui était devenue mensonge probable, et tout mensonge réalité possible » (Vialatte, 1984 : 175). Un adepte de la théorie lacanienne dirait que, la fonction symbolique étant abolie chez notre protagoniste, son réel est envahi par un imaginaire débridé. Bien sûr, pour le tenant d'une telle conception la France tiendrait lieu de cette fonction symbolique défaillante. Ainsi les autres pensionnaires de l'asile semblent au lecteur des personnages irréels, des créatures « bâclées à la six-quatre-deux », pour parler comme le faisait le président Schreber<sup>1</sup> des internés vivant avec lui à l'asile.

<sup>1</sup> Daniel Paul Schreber, juriste allemand est l'auteur d'une autobiographie *Mémoires d'un névropathe* rendue célèbre par Freud. Interné dans un asile, il écrit ses mémoires pour obtenir la levée de son internement. Freud, dans l'étude qu'il a consacrée à ce texte y a trouvé le matériau pour fonder sa conception théorique de la paranoïa. D'autres auteurs ont étudié ce texte, en particulier Jacques Lacan.

Dans ce quotidien asilaire saturé de routine, de corvées, de traitements médicaux, le délire de Berger se résorbe lentement. À la torture de la perplexité, de l'angoisse succède la désillusion, il est en deuil non seulement de sa patrie qui est découpée par l'occupant mais aussi de son délire qui lui permettait de fuir cette réalité incontournable.

L'asile, ce sont aussi pour le personnage de Vialatte les chocs au cardiazol, précurseurs de l'électrochoc, la sensation de terreur au moment de la perte de conscience, l'impression de disparaître et renaître. Les soins prodigués et le temps qui s'écoule permettent à Berger d'abandonner progressivement son délire ou du moins de paraître en voie de guérison aux yeux des médecins.

Lorsqu'il sera rendu aux siens ce ne sera pas tant un sentiment de délivrance qu'il va ressentir qu'une épouvantable tristesse, il a retrouvé sa région mais tout a perdu son goût, son charme, il n'y a plus d'enchantement. Vialatte en narrateur omniscient commente : « La terre promise recule à mesure qu'on s'en approche. Et si par hasard on la touche, ce n'est plus que la terre obtenue » (Vialatte, 1984 : 217). Berger n'est pas libre, il est prisonnier de ses souvenirs, il vit dans leur ombre : « A mesure que Berger avançait dans cette ombre elle s'allongeait devant ses pas. Ce fut en sortant de prison qu'il devint prisonnier » (Vialatte, 1984 : 217). Il est possible de considérer que le personnage du roman de Vialatte est en proie à l'inquiétante familiarité qui affecte ceux qui reviennent sur des terres connues et aimées après un long périple ou de rudes épreuves. Le romancier écrit : « il contemplait avec perplexité ce pays d'ombres où il était revenu, fidèle à l'inutile consigne d'un fantôme, et il se sentait pris d'une sorte de vertige » (Vialatte, 1984 : 221).

Après cette étude du roman proprement dit, il faut nous intéresser à présent à l'époque et au lieu où a été écrit ce roman. Vialatte, revenant dans son Auvergne après son séjour à l'asile, n'arrivait pas à guérir de son abattement, les différentes tâches qu'il s'imposait n'avaient aucun effet sur son incurable désespoir. Il s'isole dans un bourg et, solitaire, rédigea son texte en quarante jours. Le héros de celui-ci est son double, son jumeau imaginaire : ils ont traversé les mêmes épreuves, possèdent une enfance identique. Donc en narrateur omniscient, il raconte les malheurs de son personnage au passé, connaît l'alpha et l'oméga de l'histoire, son personnage est dépourvu de libre arbitre. Ce n'est pas lui qui possède les clefs de son histoire. Berger, enfermé dans un présent immuable, monologue en utilisant ce temps grammatical mais invoque un passé qu'il ressuscite, le temps d'avant la chute. Toutes ces perspectives temporelles ne s'enchevêtrent pas mais coexistent. Cependant un temps grammatical demeure absent, le futur, temps de l'espoir. Comment se projeter dans l'avenir quand ce qui est le garant de la réalité s'est estompé ? Il nous faut maintenant après cette première lecture enrichir notre étude de quelques réflexions théoriques.

Afin d'éviter une lecture trop fusionnelle, subjective, nous allons étudier la façon dont Vialatte dans son roman utilise la temporalité et la spatialité. En effet le temps et l'espace constituent le fond de la toile sur laquelle se projette la tragédie

de Berger. Vialatte sourirait ironiquement de notre volonté de théoriser, lui l'éternel adolescent se moquant de l'esprit de sérieux. Nous retrouvons son humour désenchanté chez ses cadets en écriture, Nimier et Blondin.

Notre but n'est pas de faire une analyse psychopathologique du roman, démarche qui consiste à définir le type de délire du héros, l'enfermer dans une entité pathologique, en bref figer ce qui est en mouvement. De même notre lecture ne se veut pas interprétative, ne consiste pas en une recherche de symboles ou d'une thématique œdipienne cachés dans le texte. Si nous nous aidons de conceptions psychanalytiques ou phénoménologiques, ce n'est pas pour nous enfermer dans un esprit d'école mais pour élargir le champ de notre réflexion.

Tout d'abord, à la suite du psychiatre et philosophe Eugène Minkowski, nous pensons que séparer temps et espace est une démarche artificielle. Dans son livre *Le temps vécu*, ce penseur développe l'idée que l'espace comme le temps sont vécus par l'être humain.

Le temps dans lequel Berger est incarcéré est celui d'une apocalypse, extérieure et intérieure. Ce qui fondait la réalité s'est écroulé, il en découle que le temps et l'espace sont devenus incertains, énigmatiques, persécuteurs. Berger marche dans des paysages alsaciens qu'il connaît et qui lui semblent fantomatiques. Les temps dans lesquels il vit sont cauchemardesques, tout devient ambassadeur du terrifiant. L'art romanesque de Vialatte nous permet de sentir que les frontières entre le monde extérieur et intérieur se sont effacées, la chute de sa patrie est indissociable de celle de Berger. Est-il un fou ou le dernier des justes ? Il s'identifie à sa patrie dépecée et la folie du monde se confond avec la sienne. Son délire est un témoignage de fidélité, il ressemble à un personnage biblique. Il vit dans un temps sacré comparable à celui de la chute de Jérusalem et comme un prophète il crie dans le désert. Berger est donc un élu et ce n'est pas un hasard s'il protège un secret dont il ignore le contenu.

Parler du temps et de l'espace qui servent de cadre à l'action du roman implique de parler de l'homme qui les habite. Heidegger a longuement développé ce thème de l'être jeté dans le monde tout au long de son œuvre. Le personnage de Vialatte voit le réel devenir une prison, et ressemble à certains égards à Joseph K du *Procès*. L'écrivain a d'ailleurs traduit ce livre et Berger évoque la fin de ce roman dans son monologue. Comme K de Kafka il semble inculpé pour un crime qu'il ignore mais il est aussi écroué dans un présent douteux sans possibilité de se projeter dans l'avenir. Son recours au passé lui sert d'anesthésique mais il a aussi des effets toxiques car les souvenirs acquièrent un sens nouveau. Cependant, si l'on suit la pensée du philosophe Henri Bergson, notre personnage n'est pas totalement prisonnier de l'instantanéité : « La durée intérieure est la vie continue d'une mémoire qui prolonge le passé dans le présent, soit que le présent renferme distinctement l'image grandissante du passé, soit plutôt qu'il témoigne par un continuel changement de qualités de la charge toujours plus lourde que l'on traîne derrière soi à mesure qu'on vieillit davantage. Sans cette survivance du passé dans le présent, il n'y aurait pas de durée mais seulement de l'instantanéité » (Bergson, 1934:227). Le jeu avec les souvenirs, sorte de cache-cache, indique

que Berger n'est pas reclus dans le temps figé du schizophrène dont parlent les phénoménologues. Tout le talent du romancier consiste à nous montrer simultanément son personnage, immobilisé et en mouvement.

Vialatte fait revenir son héros dans «la douce France», «la France éternelle» devenue selon les propos d'Aragon «*un étrange pays en [son] pays lui-même*». Il truffe son roman d'allusions plus ou moins implicites au romantisme allemand, évoquant Hoffmann. Il nous faut signaler que c'est à partir de l'étude d'une nouvelle de cet écrivain que Freud a développé ses réflexions sur la sensation d'*inquiétante étrangeté* que Berger ressent. Le lecteur lui aussi est en proie à cette sensation dans son identification au personnage du roman. L'Allemagne de même s'est métamorphosée, elle n'est plus le pays des belles lettres mais celui de la folie nazie, sa langue n'est plus la langue d'accueil de l'étranger, celle de Goethe mais celle de l'ennemi. Berger tente de préserver en lui cette France et cette Allemagne disparues comme le secret dont il est le dépositaire. En lui coexistent deux temps, deux espaces, le dehors et le dedans ne sont plus séparés.

Dans sa description des préparatifs au suicide manqué de son personnage le romancier apparaît comme un créateur omniscient, il connaît les pensées de son héros, conduit ses actes, ne lui laisse aucune liberté. Puisque Vialatte emploie le temps passé nous savons que Berger a échoué dans ses efforts pour quitter ce monde. Pendant ces préparatifs le temps semble immobile, il affronte Dieu dans un combat inégal mais ce dieu n'est-il pas le romancier lui-même ? Berger tantôt monologue, tantôt s'adresse au créateur mâtinant ses propos d'humour noir. Cet humour est-il la politesse du désespoir ou une manière de prendre des distances avec soi-même ? C'est cet aspect ludique qui fait que la description ne devient pas celle d'un pathologique clivage du moi mais ressemble davantage à une fantaisie de l'écrivain. Ce roman en effet n'est pas une «autopathobiographie» (terme inventé par Stéphane Grisi), il s'inscrit plutôt dans la lignée des autres œuvres de son auteur. L'enfant survit dans l'adulte, ce qui permet au lecteur de s'identifier au personnage du roman. Si nous avons affaire à un roman psychopathologique, une identification nous serait difficile. L'aliéné est l'autre qui provoque chez nous un mouvement de recul et dans un mouvement de défense, une objectivation.

Vialatte va nous décrire de façon réaliste le séjour à l'asile de Berger. Le temps devient alors asthénique, l'espace se rétrécit, il est limité non seulement par les murs mais aussi par le ciel gris d'hiver, la neige. Le lecteur à son tour est contaminé par la somnolence ambiante, la passivité asilaire. La routine qui règne dans ce lieu comme les marottes des pensionnaires et leurs corvées répétitives donnent au lecteur l'impression que l'asile se trouve sur une autre galaxie, dans un autre temps, un autre espace que le sien. Nous avons parlé du réalisme de la description mais il faut préciser que ce réalisme est teinté de fantastique car tout objet, tout être recèle une énigme.

La dernière partie du livre qui raconte les retrouvailles de Berger avec ses proches nous décrit sa profonde désillusion. L'exilé quand il revient dans sa patrie est toujours déçu, les lieux et les êtres familiers lui paraissent dans le même temps

inchangés et autres. La nostalgie n'est-elle pas la maladie du retour, thème cher au philosophe Vladimir Jankélévitch. A ce point de notre réflexion il nous faut rapprocher la biographie de Vialatte de celle de Berger. En effet Ferny Besson nous signale dans l'introduction que le romancier s'est isolé quarante jours pour rédiger ce texte ; le travail de l'écriture lui a été nécessaire pour se purger de ses souvenirs cauchemardesques, lui a permis de guérir, de revenir dans le monde de ses semblables.

Ce roman est donc placé sous le signe du deuil. Deuil de Berger qui a perdu sa patrie puis le délire qui le protégeait de la cruelle réalité. Le romancier par son travail d'écriture lui aussi accomplit un deuil, met à distance les terreurs sans nom qui l'accablent en inventant son jumeau imaginaire. Le travail de deuil consiste à se résigner à la réalité telle qu'elle est, à accepter la perte de l'objet aimé, à tuer une seconde fois le mort pour pouvoir lui survivre. Dans son article *Deuil et mélancolie* Freud nous dit que le sujet endeuillé doit choisir entre se détruire comme l'objet perdu ou continuer à vivre. Dans ce même texte le psychanalyste viennois écrit à propos du mélancolique : « Nous voyons chez lui comment une partie de moi s'oppose à l'autre, porte sur elle une appréciation critique, le prend pour ainsi dire pour objet » (Freud : 155). Le Berger du roman est en effet à la fois sujet de son histoire et objet, acteur et spectateur de sa tragédie.

Nous avons déjà dit que le roman de Vialatte n'appartient pas à la catégorie de la monographie psychopathologique car sans cesse le personnage joue avec lui-même comme l'écrivain avec son lecteur. Ce dernier peut lui aussi participer à ce jeu où l'absence à soi-même n'empêche pas la présence. Cette dialectique, absence-présence pour Winnicott, est ce qui fonde l'activité ludique et s'oppose au vide. Le récit psychopathologique quant à lui induit chez le lecteur un sentiment de désolation. Pour reprendre une conceptualisation propre à Piera Aulagnier, il n'y a pas chez le héros de Vialatte de « zone sinistrée », un JE persiste qui est auteur et acteur. La psychanalyste écrit : « Qu'un temps parlé garantisse la mémorisation d'un temps passé est un pré-supposé pour l'existence d'un JE qui ne pourrait être s'il n'était à minima assurément assuré qu'il a été » (Aulagnier, 1984 : 11). Un peu plus loin dans son texte l'auteur continue : « Concernant la temporalité il faut ajouter que c'est grâce à cette autobiographie construite par le JE que ce dernier peut transformer un temps physique en temps humain, subjectif qui fait sens, qui est investissable : faute de cette transformation il ne pourrait pas tenir sa fonction causale » (Aulagnier, 1984 : 11). Cette psychanalyste en quelques phrases résume bien ce que nous avons voulu montrer dans nos réflexions : la folie n'est pas absence de sens, il y a un sujet de la folie.

Pas plus qu'il ne peut être réduit à un roman psychopathologique, *Le fidèle Berger* ne peut être étiqueté comme un roman de guerre. Texte patriotique sans doute mais dépourvu de sentiments belliqueux. Vialatte n'a pas recours à l'emphase que l'on rencontre dans certains poèmes de cette époque, d'Aragon ou Eluard. Son texte n'est pas celui d'un résistant engagé comme le René Char des *Feuillets d'Hypnos*, il ne prône pas le silence comme Vercors. Ce roman ressemble avant tout à une allégorie. Nous laisserons conclure Jean Paulhan qui écrivait le 10 novem-

bre 1942 à Vialatte : « Cher Alex, êtes-vous Goethe ? Je n'en sais trop rien, cela se verra plus tard mais ce que je sais bien : C'est que vous avez écrit Werther. Un Werther où chaque Français se reconnaîtra. Un Werther où se marient de la façon la plus heureuse mais la plus étonnante du monde, l'influence de Kafka (mais ce pourrait être Pascal) et celle de Pourrat (mais ce pourrait être Jean-Jacques). Enfin tout va bien, tout m'enchanté... » (Vialatte, 1984 : 11).

### Bibliographie

- AULAGNIER, Piera. *Telle une zone sinistrée, Adolescence*. Paris: Bayard, 1984.  
 ARAGON, Louis. *Le roman Inachevé*. Paris: Gallimard, 1956.  
 BERGSON, Henri. *La pensée et le mouvant*. Paris: Alcan, 1934.  
 FREUD, Sigmund. *Métopsychoanalyse*. Paris: Gallimard, 1968.  
 GRISI, Stéphane. *Dans l'intimité des maladies*. Paris: Desclée de Brouwer, 1996.  
 JANKELEVITCH, Vladimir. *L'irréversible et la nostalgie*. Paris: Flammarion, 1990.  
 MINKOWSKI, Eugène. *Le temps vécu*. Paris: PUF, 1995.  
 SCHREBER, Daniel. *Mémoires d'un névropathe*. Paris: Seuil, 1975.  
 VIALATTE, Alexandre. *Battling le ténébreux*. Paris: Gallimard, 1928.  
 VIALATTE, Alexandre. *Le fidèle Berger*. Paris: Gallimard, 1984.

### Abstract and key words

At the end of the year 1942 in occupied France the novelist and translator Alexandre Vialatte published a novel called "The faithful Berger" in which the hero has a delirious fit when, having been captured by the Germans, he is marching towards captivity. Berger is very much like Vialatte's double who had this experience when he was captured in May 1940. Berger, exhausted, in despair over the collapse of his country, sees the world around him become unreal and reality become an enigma. The longer his march lasts, the more this end-of-the-world delirium takes hold of him. He tries to commit suicide and is interned in a Mental hospital. At the end of the novel he is reunited with his own but remains bewildered by his despair. The novelist presents his character as imprisoned in time standing still, a strange closed-in place. The time that the hero lives in is that of the apocalypse, the time of the fall of his country. It is the writer's artistic talent that has made a novel out of this and not a psychopathological account.

Madness; Space; Time; Reality; Strangeness

